Michel Niqueux, *Le Conservatisme russe d'aujourd'hui. Essai de généalogie*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2022, 314 p. – ISBN 978-2381851723

Déclarer que le présent ouvrage est d'une grande actualité, c'est peu dire. À l'heure où la Russie de Vladimir Poutine mène une guerre d'agression contre l'Ukraine et consolide son appareil idéologique, une étude scientifique sur les mutations des doctrines conservatrices en Russie au fil des époques permet de replacer dans un contexte historique le bellicisme d'un régime qui se veut « conservateur » et défenseur de la morale « traditionnelle ».

L'ouvrage de Michel Niqueux est une nouvelle étape de son travail d'ampleur consistant à dresser un tableau, inévitablement complexe, de l'histoire intellectuelle russe à l'époque moderne et contemporaine. Cette entreprise a eu pour résultat la publication d'une anthologie détaillée, composée d'une sélection de textes signés par différents auteurs russes, textes traduits en français (souvent, pour la première fois) et commentés par l'A.[1]. Le présent volume ajoute à ce travail de nouvelles traductions et analyses qui favorisent une meilleure connaissance de la pensée politique russe et notamment de son volet conservateur.

D'autre part, le travail de l'A. s'inscrit dans une vague de recherches sur le conservatisme russe, attentive à la diversité de ses expressions et cherchant à le saisir dans une perspective comparative[2].

1. Michel Niqueux (dir.), *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2017 [1e éd. : 2016].
2. Paul Robinson, *Russian Conservatism*, New York, Cornell University Press, 2019 ; Mikhail Suslov & Dmitry Uzlaner (éd.), *Contemporary Russian Conservatism: Problems, Paradoxes, and Perspectives*, Leiden, Brill, 2019 ; Katharina Bluhm

Dans la lignée de ces travaux novateurs, M. Niqueux explore l'univers idéel et idéologique d'un conservatisme russe protéiforme : selon l'A., il est en effet préférable de « parler des conservatismes, au pluriel, tant les différences et les désaccords sont grands entre les "vrais" et les "faux" conservatismes, les conservatismes "libéraux" ou "réactionnaires", "révolutionnaires" ou "gradualistes" » (p. 12). En d'autres termes, la pensée conservatrice russe est par essence polyphonique et ne peut pas être réduite à une volonté d'éviter tout changement. Cette pensée englobe une vision de l'ordre politique, mais aussi de la vie économique, des normes et des mœurs, des valeurs culturelles ou religieuses qu'il conviendrait de retenir et de transmettre aux futures générations. Sur le plan épistémologique, l'A. part du principe que seule l'étude du conservatisme russe dans son épaisseur historique permet de comprendre les ressorts du « conservatisme d'aujourd'hui », en ce début de XXIe siècle.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties : la première, la plus large, traite des « sources du conservatisme russe » et couvre la période allant du règne de Catherine II (1762-1796) à celui de Nicolas II (1894-1917) ; la seconde revient sur les doctrines conservatrices avancées aux époques soviétique, puis postsoviétique. Étant donné la diversité des auteurs et courants d'idées présentés chronologiquement au fil des chapitres, nous ne pouvons ici que discuter les grands apports, mais aussi les limites, du « panorama généalogique du conservatisme russe » (p. 265) dressé par l'A.

Tout d'abord, l'éclosion et l'épanouissement de la pensée conservatrice en Russie impériale à la fin du XVIIIe et pendant la première moitié du XIXe siècle doivent être considérés dans le contexte européen, car c'est « l'Occident (démocrate, libéral, révolutionnaire) qui, au fond, est à la source du conservatisme russe » (p. 14). Que ce soient le « conservatisme gallophobe » du règne d'Alexandre Ier (1801-1825), le « conservatisme officiel » rendu par la célèbre triade du comte Ouvarov, « Orthodoxie, autocratie, *narodnost'* [esprit national] », ou encore le slavophilisme – variante russe du romantisme européen – ils se sont tous constitués en réponse aux développements européens. La doctrine des slavophiles s'avère la plus originale étant donné qu'il s'agit non pas d'un conservatisme rétrograde ou libéral (celui de

& Mihai Varga (éd.), *New Conservatives in Russia and East Central Europe*, Londres, Routledge, 2019.

V. Joukovski et, plus tard, de B. Tchitchérine ou de P. Struve), mais d'une « utopie conservatrice » (selon la formule de l'historien Andrzej Walicki), qui critique le *statu quo* (p. 72).

Avec le temps, le slavophilisme « se dégradera en nationalisme » (p. 73), capitalisant sur la spécificité, voire l'incompatibilité (notamment chez N. Danilevski), des civilisations occidentale et russe. Jusqu'au début du XXe siècle, les débats se poursuivent sur la « véritable » nature de l'idée conservatrice appliquée aux réalités d'un Empire russe pluriethnique, majoritairement paysan et divisé en ordres sociaux (*soslovija*). Tandis qu'après l'assassinat d'Alexandre II en 1881, la monarchie russe s'enferme dans un conservatisme réactionnaire (*oxranitel'stvo*) refusant le parlementarisme et l'individualisme occidentaux (M. Katkov, puis K. Pobiédonostsev), la révolution russe de 1905 propulse sur le devant de la scène les conservateurs « d'extrême droite » : ces nationaux-monarchiques xénophobes et antisémites connus sous le nom de « centuries noires » (*černosotentsy*). Paradoxalement, constate l'A., c'est le conservatisme trop réactionnaire (du pouvoir) ou trop radical (des nationaux-monarchistes) qui, assisté par le radicalisme de gauche (dont les bolcheviks), a « conduit la Russie à sa perte » (p. 166) en 1917 ; ce qui fait du conservatisme le « fauteur de la révolution » (p. 162). Une fois de plus, le conservatisme réactionnaire sous Brejnev, puis dans l'entourage de Gorbatchev, provoquera, malgré lui, la chute de l'URSS (p. 203-204).

Outre la permanence de l'image de l'Occident « comme repoussoir » (p. 165), M. Niqueux constate la continuité historique des idées conservatrices du XIXe siècle à nos jours. Le rejet officiel du conservatisme (et du libéralisme) par le régime soviétique n'empêche pas l'A. d'évoquer la « contre-révolution conservatrice stalinienne » (p. 184-186) et, surtout, le développement de courants d'idées conservateurs en URSS à partir des années 1950, que ce soit dans la sphère semi-officielle (la prose « ruraliste », le « parti russe » au sein du PCUS et du Komsomol, les associations de protection du patrimoine) ou dans la dissidence (les écrits de Soljénitsyne avant tout, p. 193-202). La pensée conservatrice anti-soviétique se développe principalement dans l'émigration (N. Berdiaev et I. Iline notamment).

Les conservatismes « radicaux » réémergent au moment de la perestroïka gorbatchévienne, à gauche (A. Zinoviev et G. Ziouganov) comme à droite (A. Prokhanov et A. Douguine parmi d'autres, qui se

regrouperont autour du club d'Izborsk en 2012). Les acteurs de cette alliance « rouge-brune » s'opposent violemment à Gorbatchev et soutiennent le putsch (raté) du Comité d'État sur l'état d'urgence en août 1991 à Moscou. Ils continueront à contester l'administration Eltsine, mais se verront cooptés, à des degrés variés, par le régime de Poutine.

C'est au cours des années 2000 que le « conservatisme », aux allures bureaucratiques et étatistes, devient l'idéologie officielle du parti au pouvoir, Russie unie (p. 217-233), avant que Poutine ne se définisse lui-même, en 2013, comme un « pragmatique avec un penchant conservateur » (p. 236). En plus d'Iline, de Berdiaev ou de Soljénitsyne, Poutine se met à citer des penseurs (ultra)conservateurs comme Danilevski, Léontiev et, plus tard, Zinoviev. En 2020, la révision constitutionnelle consacre, entre autres, les valeurs conservatrices (patriotisme, foi en Dieu, définition du mariage comme « l'union d'un homme et d'une femme »). On retrouve dans le discours officiel, et dans celui du Patriarcat de Moscou, les vieux thèmes avancés par plusieurs générations de conservateurs russes : spécificité « civilisationnelle » russe, décadence (ou dépérissement) de l'Occident, protection des valeurs dites traditionnelles, messianisme russe (« sauver » l'Europe de son déclin et, aujourd'hui, promouvoir l'avènement d'un monde multipolaire), rejet de la conception universelle des droits humains… Vers le début des années 2010, Poutine aurait « évolué d'un conservatisme libéral à un conservatisme illibéral, dirigé contre le modèle libéral occidental » (p. 245)[3], et son discours s'est vu « contaminé par des discours extrémistes » (p. 262) ; phénomène qui relève d'ailleurs d'une tendance transnationale (p. 260-264). Cette « renaissance du conservatisme » et ce « désir de renouer des liens avec les penseurs du passé » au sortir de l'époque soviétique conduisent l'A. à s'interroger : « L'histoire intellectuelle de la Russie est-elle donc un éternel recommencement ? » (p. 268), question qui est laissée sans réponse. Si l'ouvrage a été terminé avant la décision fatidique de Poutine de lancer une guerre à grande échelle contre l'Ukraine, l'A. ajoute, dans une courte postface, que la radicalisation

3. Voir également Marlène Laruelle, « Récit, guerre, propagande : les structures idéologiques de Poutine après l'Ukraine », *Le Grand Continent*, 17 février 2024.

du conservatisme russe a de nouveau poussé la Russie à la « catastrophe » (p. 313).

La construction d'une vision exhaustive du conservatisme russe à travers les époques, qui fait assurément la force du présent ouvrage, n'est toutefois pas sans contrepartie. Bien que le livre permette de tirer des parallèles entre des auteurs, courant d'idées et contextes différents, il se lit par moments comme une anthologie plutôt qu'un essai analytique. Si le choix de l'A. de consacrer la plus grande partie à la genèse et au développement des conservatismes russes au cours du « long XIXe siècle » semble justifié au vu de la réactualisation de ces doctrines à l'issue de la période soviétique, le titre retenu de l'ouvrage suggère que le conservatisme contemporain aurait dû y occuper une place plus importante.

Sur le plan méthodologique, l'approche de l'A. relève d'une histoire classique des idées politiques, qui se focalise sur l'étude des doctrines telles qu'elles « se dégagent » de l'œuvre des « grands » auteurs[4]. On ne peut que saluer l'effort de l'A. consistant à présenter des éléments de biographie des auteurs retenus, de même que la restitution des sujets de débat qui couvrent une période de plus de deux cents ans. Ce travail est d'autant plus important qu'il s'agit d'un objet extérieur à la tradition ouest-européenne : la pensée russe.

Toutefois, cette approche s'intéresse peu aux contextes de production et de diffusion des idées, qui n'existent pas indépendamment des usages qui en sont faits par les acteurs sociaux. Ainsi, il ne suffit pas d'affirmer que « Poutine s'appuie sur Iline pour asseoir l'idée d'une démocratie autoritaire conservatrice » (p. 180). Il faudrait ajouter que la lecture faite par le premier de l'œuvre du second est partielle et partiale : dans *l'usage* que fait Poutine d'Iline, la sympathie du philosophe pour le fascisme est ignorée et implicitement rejetée, de même que son fervent anti-bolchevisme. Plus généralement, l'insistance sur une certaine continuité idéologique tend à minimiser l'évolution qu'ont connue les langages politiques depuis l'époque des frères Aksakov et de Dostoïevski. Dans cette perspective,

4. Voir Arnault Skornicki & Jérôme Tournadre, *La Nouvelle Histoire des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2024 [1e éd. : 2015]. À propos de la pensée conservatrice russe, voir Juliette Faure, « Définir le conservatisme russe. Un enjeu d'historiographie et de méthode pour l'histoire des idées politiques », *Cahiers du monde russe*, vol. 61, n° 3, 2020, p. 573-584.

on ne peut guère parler d'un « retour » d'idées conservatrices dans la Russie contemporaine, mais plutôt de reprises, ou même de réinventions, de celles-ci par des acteurs postérieurs ayant des intentions variées et poursuivant des stratégies multiples (sur le plan intellectuel, politique ou personnel) ; le tout dans un contexte lié à la désintégration de l'URSS, aux profondes transformations de la société russe et au changement de la place occupée par la « nouvelle » Russie dans le monde.

La dimension « panoramique » de l'ouvrage fait en sorte que la question des rapports entre divers cercles intellectuels et instances de pouvoir soit seulement esquissée. Les auteurs « mineurs » sont en règle générale exclus de l'enquête, sans que l'on sache quels sont les critères permettant de jauger la « grandeur » d'un auteur. L'A. affirme, par exemple, qu'à « la différence du XIXe siècle, et après Soljénitsyne, il n'y a plus en Russie de grand penseur conservateur » (p. 270).

Une autre difficulté résulte de la définition du canon conservateur russe. L'A. souligne, avec raison, la porosité des courants conservateurs qui s'accordent avec des contenus idéologiques variés. Or, cela peut créer des problèmes de classification qui auraient pu faire l'objet d'une discussion approfondie dans le livre. Ainsi, le néo-eurasisme (N. Goumiliov, Douguine) et le national-bolchevisme (dans la version de d'É. Limonov), qui relèvent d'un mélange idéologique, ne correspondent pas à la définition « situationniste » du conservatisme proposée par S. Huntington[5], que l'A. cite à plusieurs reprises (p. 117, 164 et 258).

La délimitation sémantique que M. Niqueux établit entre les concepts de nationalisme et de conservatisme semble trop restrictive. Ainsi, l'A. parle de la « dégradation » du conservatisme en nationalisme (notamment p. 73 et 260) et fait sienne la critique que le philosophe Vladimir Soloviov adressait au nationalisme des successeurs « obscurantistes » du slavophilisme (p. 94-96). S'il fait peu de doutes que les (premiers) slavophiles furent conservateurs, on peut tout aussi bien les considérer comme théoriciens du nationalisme (romantique), avec leur idée d'une nation russe – cette entité historico-

5. Samuel P. Huntington, « Conservatism as an Ideology », *The American Political Science Review*, vol. 51, n° 2, 1957, p. 454-473.

culturelle « organique » – qui s'affirme au sein d'un empire composite[6]. Pour cela, il convient de renoncer à une opposition répandue, mais théoriquement mal fondée, qui présente le (mauvais) nationalisme comme forme extrême ou pervertie du (bon) patriotisme (p. 33)[7].

Reconnaissant, à bon droit, le « patriotisme » de Soljénitsyne (p. 197), l'A. refuse ainsi de le classer parmi les nationalistes car, pour lui, « Soljénitsyne s'inscrit dans la tradition du conservatisme éclairé ou libéral, dont il est le plus illustre représentant, loin du nationalisme grand-russe ou du fondamentalisme orthodoxe » (p. 202). Or, plusieurs éléments permettent justement de le considérer comme penseur d'un *certain* nationalisme russe, ethnique mais résolument anti-soviétique et anti-impérialiste : il s'agirait d'un nationalisme centré sur la création d'un État national russe (comprenant la Russie elle-même, mais aussi l'Ukraine, le Bélarus et les régions au nord du Kazakhstan) qui remplira la fonction de la « préservation du peuple ». C'est pour même raison que l'écrivain fut décrié par des « nationaux-patriotes » chauvins d'obédiences diverses (G. Ziouganov, M. Prokhanov, Limonov, Jirinovski)[8]. S'ajoutent les réflexions de Soljénitsyne sur la « Grande Catastrophe russe » des années 1990, le risque « d'extinction » (*vymiranie*) des Russes (*russkie*), mais aussi sur les « fausses frontières léninistes de l'Ukraine » indépendante…[9] Il n'empêche que la récupération par le régime poutinien de Soljénitsyne, parmi d'autres penseurs (dont l'œuvre est souvent polyphonique, parfois contradictoire), demeure « réductrice et tendancieuse » (p. 226).

Enfin, le « patriotisme » mis en avant sous Poutine comme une forme de consensus social et politique n'est malheureusement pas discuté dans l'ouvrage. Là encore, ce « patriotisme » officiel est difficilement dissociable du nationalisme russe protéiforme. De même que Poutine a tenté, un moment, de s'ériger en « bon et authentique »

6. Andrej Teslja, *Pervyj russkij nacionalizm... i drugie* [Le Premier nationalisme russe... et les autres], M., Evropa, 2014.
7. Pierre-André Taguieff, *La Revanche du nationalisme. Néopopulistes et xénophobes à l'assaut de l'Europe*, Paris, PUF, 2015, p. 18 et sq.
8. David G. Rowley, « Aleksandr Solzhenitsyn and Russian Nationalism », *Journal of Contemporary History*, vol. 32, n° 3, 1997, p. 321-337.
9. Aleksandr Solženicyn, « "Russkij vopros" k koncu XX veka » [La « question russe » à la fin du XXe siècle], *Novyj mir*, 7, p. 135-154.

nationaliste à l'intérieur de la Russie, de même sa posture « patriotique » se révèle nationaliste à l'égard de l'Ukraine post-Euromaïdan. En temps de guerre, ce nationalisme russe contient à la fois un élément ethnique et un élément impérial : « protéger » les populations russophones dans le pays voisin, tout en récupérant les « territoires russes historiques » (*iskonno russkie zemli*)[10].

Ces réflexions n'enlèvent en rien au fait que le livre de Michel Niqueux, à l'instar de son *Anthologie*, s'impose comme une source incontournable pour les études francophones de l'histoire intellectuelle de la Russie. Son érudition, son souci pédagogique dans la traduction et la présentation des auteurs russes peu connus en France (et dans le monde) sont sans égal. Bref, il s'agit d'un ouvrage important qui démontre, s'il le fallait encore, que son A. est l'un des meilleurs connaisseurs de la pensée politique russe.

Jules Sergei Fediunin
CESPRA – EHESS

10. Jules Sergei Fediunin, « La guerre russo-ukrainienne, un conflit nationaliste », *AOC*, 24 février 2023.